



LES RÉGIMES DE SAVOIR ET D'ACTION FACE AU DÉFI ANTHROPOCÈNE

Emma DELAUNAY : C'était Blue Marble Obsession. Merci Michel LUSSAULT. Venez-vous installer avec nous avant de vous enfermer chez vous. Vous êtes géographe, spécialiste de l'anthropocène. Vous êtes également écrivain auteur de nombreux ouvrages et puis l'un des grands théoriciens de l'urbanisation du monde.

Benoît BOUSCAREL : Et merci pour ce message d'espoir Michel LUSSAULT. Vous n'avez pas encore rejoint le cycle du carbone et il n'est peut-être pas trop tard. Alors on va discuter un peu ensemble si vous le voulez bien. On va revenir évidemment sur Blue Marble et puis sur tout ce que ça implique en termes de réflexion que de parler de Blue Marble et de cette découverte du monde. D'abord on peut accueillir notre autre invité Philippe CHIAMBARETTA. Bonjour. Merci d'être avec nous. Prenez votre micro n'hésitez pas. Vous êtes architecte au sein de l'agence PCA Stream que vous avez fondée. Créateur également de la revue Stream dont on parlera peut-être un petit peu parce qu'on va parler de recherche dans cet échange. Vous aussi un peu comme Michel LUSSAULT qui vient de nous montrer qu'un scientifique peut faire de la performance et donc dépasser le cadre de ces interventions premières, vous voulez dépasser votre condition, on peut le dire comme ça, d'architecte. En tout cas vous voulez faire de l'architecture autrement parce que peut-être que c'est le moment et c'est en tout cas votre vocation.

Philippe CHIAMBARETTA : D'abord je tiens à féliciter Michel (LUSSAULT) pour cet assemblage de science et de performance parce qu'en fait on voit bien que ce que tu veux dire dans cet exercice c'est qu'en fait on a une vérité scientifique qui est là devant nous depuis maintenant un certain nombre d'années ; 73, juste après Blue Marble puisque c'est le rapport Meadows de 73 et donc on a une connaissance scientifique et ce qui peut désespérer un peu c'est celle de voir que rien ne change. Donc comment on arrive à faire changer ça ? Effectivement je pense que quand moi j'ai pris conscience de cette condition d'anthropocène par le travail de recherche dans lequel on reviendra après, j'ai compris que ce qui était le rôle de l'architecture devait être complètement repensé de la même manière que la place de sapiens sur terre devait être complètement repensé donc bien évidemment qu'on ne peut pas avoir les mêmes outils, les mêmes référents, la même compréhension de ce métier dans la circonstance que dans les conditions qu'on vient de rappeler.

Benoît BOUSCAREL : Vous nous direz peut-être tout à l'heure Philippe CHIAMBARETTA que pour vous l'objet importe peu et que ce qui compte c'est la réflexion, la pensée, et évidemment la prise en

compte de tous ces éléments qui sont aujourd'hui extrêmement importants. D'abord peut-être un point commun, un autre avec Michel LUSSAULT que vous avez, c'est celui peut-être de prendre les matières sur lesquelles vous travaillez et de prendre peut-être la ville, le bâtiment aussi, comme des métabolismes. On a bien vu avec Blue Marble Obsession qu'il y a cette idée derrière l'envie de Michel LUSSAULT de nous raconter l'histoire de la terre que d'en parler comme d'un métabolisme, vous c'est aussi ça pour vous, un bâtiment, une ville, l'objet d'urbanisme en fait c'est de penser des métabolismes.

Philippe CHIAMBARETTA : Oui parce qu'en fait ce changement de regard qu'on doit porter sur les villes, sur l'architecture, sur les objets, ce qu'on comprend aujourd'hui c'est qu'en fait l'ensemble de ces phénomènes que l'on a produit, qui a été produit par sapiens, sont aujourd'hui des phénomènes qui sont complexes, systémiques et globaux. Et donc en fait on n'a pas aujourd'hui développé une connaissance du complexe, la connaissance cartésienne que l'on a développée a plutôt conduit à diviser les savoirs en silos. Or on est aujourd'hui face à un ensemble d'enjeux. On parle de climat juste pour commencer parce que c'est celui qui est le plus évident, mais tout ça sont des phénomènes dans lequel la science traditionnelle est inopérante et dans lequel le changement de regard et de regarder ça comme des systèmes fragiles, des systèmes, et ce qu'il y a de plus complexe sur terre, c'est le vivant. Et donc ce que l'on a développé au fur et à mesure des dernières années c'est un changement de regard, de se dire, nous ne sommes pas des auteurs en train de développer une création originale d'artistes, on est là face à un problème de santé, dans lequel on doit être plus des médecins que des créateurs.

Benoît BOUSCAREL : On va parler de soins du coup, on va parler de « care » avec vous. Alors on a Michel LUSSAULT qui de chercheur devient artiste, vous d'artiste ou d'architecte artiste, Philippe CHIAMBARETTA, vous ne refusez pas ça, j'imagine, vous devenez aussi chercheur, peut-être même médecin, vous me disiez en préparant cet échange que vous aimiez scanner les villes et les avenues.

Philippe CHIAMBARETTA : Je me suis un peu perdu pour arriver à ce métier d'architecte donc j'y suis arrivé tardivement et c'est pas mal parce qu'il y avait un certain sentiment d'imposture, donc de ne pas appartenir à la corporation et donc de devoir inventer une approche tout à fait différente après m'être perdu dans les sciences, avoir étudié beaucoup de maths, de physique, justement d'être allé étudier au

M.I.T (Massachusetts Institute of Technology) quelques années après le rapport Meadows, puis d'avoir abandonné ça pour être artiste. Et donc en fait finalement le retour de l'architecture. L'architecture, j'ai toujours voulu la placer, ou la penser comme ce point de rencontre entre la science et les arts, dans lequel il y a à la fois une compréhension de déterminisme, de loi, une logique de CQFD, c'est à dire en fait comme en mathématique, il y a des choses qui sont justes et des choses qui sont fausses. Et il y a des choses qui sont justes avec beauté et d'autres qui le sont juste avec lourdeur, ou avec un manque d'élégance. Et bien c'est un peu comme ça que je vois aujourd'hui notre métier, c'est à dire que les réponses qu'on doit donner à un contexte parce qu'il doit avant tout être juste et cette justesse est précédée par un travail de nature scientifique, mais ensuite on doit provoquer de l'émotion et parce qu'on doit faire comprendre un certain nombre de choses donc c'est un mélange des deux.

Benoît BOUSCAREL : Donc le dessin vient très tard, bien après la pensée, qui est longue et qui est complexe ?

Philippe CHIAMBARETTA : On s'interdit à l'agence de dessiner, alors je ne dirais pas que c'est la seule façon de faire, je travaille de près avec un notre ami architecte, Patrick BOUCHAIN, qui lui est parti de la matière et dont j'aime beaucoup l'approche, on a fait un projet ensemble, lui, il démarre tout de suite avec le matériau. Nous, on s'interdit de dessiner avant que l'on n'ait pas vraiment problématisé, de manière extrêmement claire, les enjeux, les mettre en équation et de pouvoir donc ensuite savoir si cette réponse est juste, mais il faut déjà avoir posé l'équation.

Emma DELAUNAY : Michel LUSSAULT, est-ce qu'il y a des interdits aussi que vous vous autorisez ?

Michel LUSSAULT : Non, moi je pense qu'il ne faut rien s'interdire, surtout maintenant, dans la période qui est la nôtre, et que l'enjeu de la connaissance à l'époque de l'anthropocène, c'est justement de ne rien s'interdire en matière de remise en question des modèles théoriques, méthodologiques, que nous avons l'habitude d'utiliser pour essayer de penser les réalités. Je pense qu'il y a dans l'anthropocène, donc pour le dire vite, notre reconnaissance que nous sommes capables d'avoir une influence sur les systèmes biotiques et abiotiques planétaires en tant qu'agents géologiques, comme disait Paul CRUTZEN, en tant qu'espèce, c'est ça que veut dire anthropocène, l'anthropos c'est l'espèce humaine, nous sommes capables d'avoir un effet d'amplitude géologique sur les systèmes biotiques et abiotiques planétaires, le réchauffement climatique en est une preuve, l'extinction de la biodiversité également, etc., donc nous avons la nécessité de prendre conscience de ça, et il y a encore beaucoup de dénis. Vous savez là dans la performance quand on me dit « oui l'anthropocène bien sûr, mais quand même », vraiment je l'entends tous les jours, et pas forcément dans la bouche du PDG de Total.

Emma DELAUNAY : Alors qu'est-ce que vous leur répondez à ces gens-là ?

Michel LUSSAULT : Je leur dis devant ce défi inouï, aucune société humaine n'a été face à un tel défi, à la fois local et global, à toutes les échelles de temps et d'espace, synchroniquement nous sommes confrontés aux effets du changement global d'origine anthropique, personne ne pourra se cacher, personne ne sera à l'abri, donc devant ça nous devons absolument rien nous interdire, nous interdire quoi que ce soit, c'est-à-dire en gros, il faut proposer des modes d'intelligibilité du monde différents, il faut faire de nouvelles sciences, et il y a plein de gens qui s'y emploient, des nouvelles sciences dont la caractéristique, ce sont des sciences du lien, des sciences de la liaison complexe, de l'action et de la rétroaction systémique, donc des boucles de liaison que les systèmes connaissent, nous sommes donc obligés d'inventer une nouvelle science, et comme il s'agit d'un changement global qui va profondément menacer notre capacité à habiter cette terre, je ne l'invente pas, il suffit de lire les rapports du GIEC, non ?

Comme c'est un changement global qui va menacer notre capacité à habiter cette terre, il faut aussi que nous changions nos esthétiques, nos sensibilités, voilà pourquoi Blue Marble Obsession. Il faut changer notre sensibilité, c'est-à-dire notre manière de nous rendre attentif et sensible à des phénomènes que nous avions considérés comme complètement secondaires et accessoires. Un exemple, le bien-être animal, n'est-ce pas ? voilà un bel exemple. Nous devons inventer des nouvelles sensibilités, et pour inventer de nouvelles sensibilités, se pose une question qui est pour moi obsessionnelle, qui est la question de savoir à qui je m'adresse en tant que scientifique quand je produis un discours d'intelligibilité rationnelle du monde, à qui je m'adresse ?

Benoît BOUSCAREL : C'était trop étroit, justement, la position de scientifique, pour vous elle était devenue un peu trop autocentrée, auto-référencée ?

Michel LUSSAULT : Dans le monde universitaire, on s'adresse à nos pères. Moi maintenant je veux m'adresser aux « im-pères », c'est-à-dire je veux aller m'adresser à ceux qui ne pensent pas du même point de vue qui est le mien, et il faut que je trouve des moyens d'aller chercher cette accroche, et moi je la trouve dans cette sorte de propositions que je fais, qui est une proposition à la fois appuyée sur des données connues et scientifiques avérées, il y en a beaucoup plus derrière, mais qui est aussi une proposition de partage du sensible. Vous savez c'est Jacques RANCIERE, ce grand philosophe, qui dit on ne peut pas faire de politique si on n'est pas dans des dispositions où on peut partager du sensible.

Benoît BOUSCAREL : Du coup vous avez lancé vraiment le débat, merci pour ça parce que pendant ces trois jours c'est exactement ce qui va se passer, c'est de réfléchir sur les nouveaux imaginaires qu'il va falloir créer, peut-être aussi promouvoir de nouveau récit, les nouveaux récits qu'il va falloir adopter pour changer, pour modifier nos façons de faire, comment est-ce que ça vous fait réagir Philippe CHIAMBARETTA quand vous vous entendez Michel LUSSAULT nous dire ça ?

Philippe CHIAMBARETTA : Je crois que peut-être ; vous me direz quand c'est le moment peut-être de regarder les exemples de Stream qui sont une façon de raconter à mon échelle comment j'ai pris conscience de ces phénomènes, et d'ailleurs ce qui est intéressant c'est qu'on s'est rencontré il y a dix ans, quand tu as publié, c'est en 2013 je crois, Blue Marble, au moment où on sortait un livre sur l'anthropocène précisément, mais en quelques mots pour réagir à ça.

La démarche qu'on a créée il y a maintenant quinze ans avec cette revue pluridisciplinaire, de se dire en fait il faut qu'on croise le monde du sensible, le monde de l'art, le monde de la science au travers de grands sujets pour essayer de comprendre et d'éclairer notre nouvelle réalité. Le premier ouvrage en 2008 parlait de l'économie de l'immatérielle. Ça nous ramène à la question de la culture, pourquoi la culture d'un seul coup devient quelque part saisie par le monde de l'économie et pourquoi cette importance de l'art contemporain, du star architecte, quelque chose qui était tout à fait nouveau au début des années 2000, et on a compris que c'était l'économie de l'innovation qui impulsait ces changements, c'est à dire qu'il y a un changement, une accélération de la logique économique, qui n'était plus détenue par le capital mais par la connaissance et donc par la culture d'une certaine manière.

Ça nous a amené ensuite à travailler sur un deuxième livre sur la place du travail et d'étudier comment cette nouvelle relation au travail pouvait avoir un impact sur l'architecture et la place des immeubles de bureaux dans les villes. Et là, on a fait des recherches qui nous ont amenés sur toutes les années 2010, en fait, à anticiper ce qui se passe aujourd'hui avec le confinement. Et en dé zoomant encore, on est arrivé à ce travail sur habiter l'anthropocène.

C'est à cette occasion qu'on s'est rencontré et donc ça a été la rencontre, ça m'a pris trois ans, chaque livre c'est à peu près trois ans de recherche, beaucoup de pérégrination, notamment, bien sûr, rencontrer Bruno LATOUR, parce que c'est difficile de parler d'anthropocène sans le citer. Et ce qui m'a surpris, pour vous dire à quelle vitesse les choses ont changé, c'est que lorsque l'on a sorti ce livre, l'académie d'architecture m'a dit qu'en fait c'est la première fois que le mot anthropocène rentrait dans le champ de l'urbanisme et de l'architecture en France, il y a à peine dix ans, alors que naturellement, CRUTZEN et dans les sciences sociales, ça faisait 13 ans à peu près qu'on en parlait. Et donc là pour moi c'est une vraie révélation, ce que je disais, c'est cette idée de la rencontre, ou ce que tu disais, le fait qu'il y ait une rencontre entre l'histoire et la géologie, que d'un seul coup il y ait une rencontre entre le temps humain qui est dérisoire jusqu'à présent par rapport au temps géologique, que d'un seul coup les calendriers se rencontrent, c'est quelque chose que aucune autre génération n'a vécu.

Donc ce thème de la grande accélération qui se produit dans notre génération, c'est-à-dire entre l'après-guerre, on aura été la génération qui aura été le témoin de ça, et ça, moi aussi, combien de fois je m'entends dire, l'anthropocène, tu es un peu obsédé avec l'idée d'anthropocène, c'est un truc à la

mode, alors qu'en fait c'est quand même quelque chose qui est énorme, énorme, et donc on ne peut plus être la même chose avant qu'après. Donc une fois qu'on a compris ça, on se dit effectivement on est dans le système de la reliance, et c'est l'occasion peut-être de donner un hommage encore à Edgar MORIN qui est encore avec nous, qui dit cela depuis des années, qu'il faut qu'on casse les silos et qu'on soit plutôt dans la méthode de la reliance et des sciences du complexe, il n'y a rien de plus complexe que les systèmes vivants.

Et donc, en 2017, on a commencé à nourrir cette idée de la ville comme un métabolisme et donc de changer de regard, de ne pas être des ingénieurs, ni des architectes, ni des urbanistes au sens classique, mais peut-être comme des médecins avec cette idée qui apparaît petit à petit qu'il faudrait inventer une nouvelle science, mais une science qui s'apparenterait plus à la médecine, prendre soin de cette ville qui est malade, et de regarder l'anthropocène comme un urbanocène et qui fait, qu'en fait l'essentiel de ces enjeux ont pour origine et donc pour solution les villes et donc un changement d'approche radicale.

Benoît BOUSCAREL : C'est extrêmement intéressant d'introduire le concept d'urbanocène là maintenant à ce stade-là de la discussion. On pourrait d'ailleurs, quand on parle de soins, de « care », de dignité aussi, citer Cynthia FLEURY dans la grande liste, la longue liste des intellectuels qu'on peut convoquer pendant nos discussions. La ville, c'est un problème et une solution, ou une solution, quand on parle d'urbanocène, il y a cette notion. Michel LUSSAULT c'est aussi une question pour vous, cette notion d'urbanisation du monde qui pose un vrai problème et qui en même temps peut-être donne des solutions. Je ne sais pas qui veut répondre.

Michel LUSSAULT : Vous savez, en 1970, Henri LEFEBVRE publie un livre qui s'appelle La Révolution urbaine. Il dit que désormais, il y a un processus qui est en cours, qui n'est pas simplement un processus d'évolution des sociétés, mais de bouleversement des sociétés qui va, dit-il, se généraliser dans les 30 prochaines années. Il écrit que la Révolution urbaine est virtuelle aujourd'hui, elle sera complète demain.

Et c'est peut-être le premier penseur dans le monde, et en particulier dans le monde francophone, qui comprend que l'urbanisation, ce n'est pas simplement l'évolution démographique de choses qu'on appelle les villes, c'est même pas simplement l'évolution géographique des paysages, parce que tout ça, ça permet de maintenir ces vieilles partitions urbain/rural avec lesquelles nous continuons de penser et qui de mon point de vue, pardon de le dire de façon un peu rapide, parce que je sais que ça fait discuter notamment en France, la partition urbain/rural pour moi, elle n'a plus de sens, elle n'existe plus. C'est un fétiche auquel nous continuons d'accorder de l'importance, un doudou. Mais elle n'a plus de sens.

Aujourd'hui, nous sommes dans un monde, même mieux, une planète qui est totalement bouleversée par l'urbanisation de toutes les réalités, sociales, humaines, et toutes les réalités biotiques et abiotiques, non-humaines. L'urbanisation, c'est la

vaste machine systémique dans laquelle tout est intégré, tout est embarqué, tout est emmené, ou que nous nous situons, que nous soyons au cœur de l'Amazonie ou au cœur de Clermont-Ferrand, nous sommes en réalité connectés au système urbain. Et donc le premier à comprendre ça, c'est Henri LEFEBVRE.

Henri LEFEBVRE qui est marxiste, révolutionnaire. S'il utilise le mot révolution pour parler de ça, ce n'est pas pour faire joli, c'est pas pour passer sur des chaînes de télévision, c'est parce que lui-même, sait ce qu'il y a derrière ce mot, c'est-à-dire justement ce que d'autres appellent aujourd'hui l'urbanocène, parce que LEFEBVRE dès 70, pressent qu'il va y avoir également un changement de l'état de nature. Et c'est bien ça qui est en train de se passer. L'urbanocène, l'hypothèse urbanocène, c'est bien de dire que l'urbanisation, elle va jusqu'à changer l'état de nature, c'est-à-dire l'état du système biotique et abiotique dont nous devons nous servir pour ménager notre habitabilité, pour ménager notre habitation. Nous en sommes là. C'est ça aujourd'hui qu'il faut penser.

Emma DELAUNAY : Et c'est un peu ce que vous faites, vous de votre côté, Philippe CHIAMBARETTA, avec le Stream building que vous présentez comme un bâtiment manifeste et innovant et qui s'adapte aux cycles, aux mutations. Comment vous le concevez, comment vous l'avez pensé pour le futur et peut-être même l'après-humain puisque vous en parliez ?

Philippe CHIAMBARETTA : Avant de passer à un exemple, peut-être si on peut rester sur l'image précédente, parce que je vais essayer d'être très court sur la présentation d'architecture parce que justement je ne veux pas comme beaucoup d'architectes commencer avec ma collection de projets.

Emma DELAUNAY : C'est quand même ma question.

Philippe CHIAMBARETTA : Oui, oui, oui. Je vais répondre. Je voulais juste pour terminer et rebondir sur ce que disait Michel (LUSSAULT), c'est que la dernière réflexion qu'on a menée, quand on a compris qu'on en est là aujourd'hui. On est là aujourd'hui dans une situation où les conséquences de l'action de sapiens sont devenues par des effets de boucles rétractibles, ont échappé à son contrôle dans des phénomènes exponentiels, l'intelligence qui est une des caractéristiques que l'on donne à sapiens, d'être capable de s'adapter à des situations nouvelles, on a aujourd'hui un défi à notre intelligence qui est de se dire comment on va pouvoir, est-ce qu'on arrive à accélérer notre intelligence pour rattraper un phénomène qui nous a...

Donc il y avait aussi dans les performances qu'a fait aussi Bruno LATOUR en essayant de passer de ce message par l'intellect à l'émotionnel quand il essayait de faire danser la vision du futur qu'on voyait dans le temps du progrès comme un saut vers l'avant positif avec le sourire vers ce mouvement de retrait que l'on a aujourd'hui, de recul, un peu vers le futur menaçant. Dans cet ouvrage où on réfléchissait à finalement quelles sont les nouvelles formes d'intelligence qu'on peut développer ? à

l'intelligence naturelle de comprendre tout ce qui est le fonctionnement de la nature, l'intelligence artificielle dont on parle beaucoup actuellement qui ouvre des menaces et des voix, intelligence collective, on a identifié qu'il y avait 3 grandes lacunes, 3 déficits, un déficit de connaissance de sciences, une science du complexe, et donc cette science médicale du métabolisme, ça c'est de la recherche, et c'est parce qu'en fait, on ne maîtrise pas ça qu'aujourd'hui, on doit faire de la recherche. Une connaissance d'imaginaire et de fiction, et c'est là qu'on est plutôt du côté des arts, c'est-à-dire comment on peut avoir une vision optimiste de demain, et pas juste rentrer chez soi ; Michel, il est un peu tôt pour rentrer chez soi ; on continue.

Et puis un déficit de gouvernance. C'est-à-dire faire les choses autrement et produire la vie autrement. Et donc dans nos projets de rentrer, que ce soit au niveau de l'architecture ou de l'urbanisme, dans chacune des opérations, essayer de faire sauter ces verrous, d'amener un peu de connaissance, d'amener un peu d'imaginaire, et de trouver des modes de production un peu iconoclastes, un petit peu disruptifs, pour faire autrement. Alors, si vous voulez un exemple, dans un mécanisme qu'avait lancé la ville de Paris il y a huit ans, exactement en 2015, qui s'appelait « Réinventer Paris », la démarche était assez intéressante, parce qu'elle a proposé à des équipes de concepteurs, d'investisseurs, de bureaux d'études, et d'exploitants, voilà, il y a un terrain, faites-nous une proposition innovante. Ce ne sera pas forcément celui qui donnera le prix le plus élevé qu'il remportera.

Alors on a remporté un des 22 sites avec un projet où les investisseurs nous ont dit : « on parle d'innovation, donc on n'y connaît rien. Proposez-nous quelque chose, si ça nous plaît, on financera, et puis on verra ». Et donc on a fait un bâtiment, une proposition qui était exactement l'incarnation directe de nos recherches un peu théoriques, en disant, ce sera un projet qui va parler de l'anthropocène, qui va parler des systèmes vivants, qui sera un bâtiment dynamique, qui sera mutable, dans lequel on va pouvoir intégrer la notion de temps, qui est en général assez absente, l'architecture jusqu'à présent parlait surtout d'espace, aujourd'hui c'est le temps qui est l'enjeu. Et donc, on a conçu ce bâtiment en disant, si vous nous faites confiance, on en fait un bâtiment un peu Proof of Concept, et on l'appellera le Stream Building, si on gagne. On a gagné, et donc on a conçu et inauguré, peut-être on peut le voir, ce métabolisme-là devient maintenant un bâtiment qui est inauguré cette année.

Benoît BOUSCAREL : Là, on est au bord du périphérique, c'est ça ?

Philippe CHIAMBARETTA : On est au bord du périphérique, on est place de la porte de Clichy, en face du TGI, du bâtiment de Renzo PIANO. C'est dans une zone qui était complètement abandonnée, qui était vraiment en lisière de la ville, dans une zone difficile, une emprise ferroviaire, on avait une gare bus en face d'un endroit vraiment désert, et donc il fallait refaire ville, refaire place, et ce bâtiment-là a contribué à travailler sur cette frontière. C'est le premier bâtiment en construction bois, entièrement mixte, évolutif, etc. Avec une œuvre qui marque quelque

part, qui symbolise culturellement, enfin le fait qu'il y ait eu un changement d'état de ce quartier. Après, c'est du détail architectural.

Benoît BOUSCAREL : Enfin non, il y a quand même aussi une ferme urbaine sur le toit, enfin on peut quand même continuer à parler d'ailleurs de culture un peu différemment, peut-être ? Il y a du houblon sur les façades, on peut en dire quand même deux mots avant de passer à la suite ?

Philippe CHIAMBARETTA : Du coup, une autre culture, ça peut être intéressant par rapport au type de cet événement, de parler de culture. La culture c'est aussi finalement la culture maraîchère, le côté agricole. Ce que l'on a expérimenté dans ce bâtiment, c'est trois choses qui sont, qui étaient assez inédites il y a huit ans. On a une ferme urbaine sur le toit avec 1200 m² de potager, on a quatre restaurants en rez-de-chaussée et un cinquième en roof top qui utilisent tout ce qui est produit localement, on a un compost, on a une faille au centre du bâtiment dans laquelle on va mesurer avec un programme CIFRE (Convention Industrielle de Formation par la Recherche) d'une de nos chercheuses avec Les Mines de Paris, de voir comment la biodiversité s'installe dans le temps, donc de pouvoir dans le temps monitorer l'évolution de la biodiversité, et puis enfin, une chose qui est assez marrante en tout cas, qui marque les esprits en général, c'est qu'elle a une façade orientée sud qui est donc très exposée au soleil, et plutôt que de mettre des stores, on a eu cette idée avec les jardiniers avec lesquels on travaillait, de faire pousser du houblon.

Emma DELAUNAY : Et ça pousse bien ?

Philippe CHIAMBARETTA : Ça pousse très bien, ça démarre au printemps, ça va très très vite, ce qui fait que la façade est entièrement recouverte de houblon quand il faut se protéger du soleil, on le récolte un octobre, et on a une mini brasserie qui est dans le sous-sol et on produit donc 60.000 litres de bière par an. On a poussé jusqu'au bout l'idée, en disant c'est la Stream beer, donc on a créé une marque de bière, qui est la production directe d'une revue qui produit sa bière.

Emma DELAUNAY : Il n'y en a pas eu ce soir ?

Philippe CHIAMBARETTA : Je vous en enverrai si vous voulez, avec plaisir.

Emma DELAUNAY : Vous parliez de la gestion du temps, il y a une tendance qui gagne du terrain, la chronotopie. On dit qu'elle gagne du terrain, est-ce que c'est vrai aujourd'hui, est-ce que vous le constatez-vous dans vos métiers ?

Philippe CHIAMBARETTA : Aujourd'hui, bien évidemment qu'un des enjeux c'est d'arriver à mieux utiliser les ressources et de les utiliser tout au long de la journée, puisqu'il y a une rareté des terrains, de la matière, donc on va être plus sobre et faire que chaque investissement, chaque espace qui est utilisé le soit à de nombreuses fonctions. Aujourd'hui, par exemple, on sait très bien qu'un immeuble de bureaux, par exemple, on pourrait parler d'une école ou d'autres bâtiments, va être utilisé en moyenne trois jours sur sept. Donc ça

veut dire qu'on a un bâtiment de 20.000, 30.000 m² qui va être plus souvent vide que plein. Donc il faut travailler sur les différents moments de notre vie et de nos espaces et les faire vivre le plus longtemps possible.

Emma DELAUNAY : Vous vouliez réagir Michel LUSSAULT ?

Michel LUSSAULT : Oui, je crois qu'un enjeu de la période c'est qu'on reprenne conscience des exigences de nouvelles concordances des temps et de nouvelles concordances d'espace en fait. Le monde globalisé qui est le nôtre, anthropocène, nous oblige à réfléchir à la mise en relation de temporalité que nous avons l'habitude de disjoindre.

Quand j'utilise une batterie avec du lithium je suis en lien avec une extraction de lithium dans un désert, vraisemblablement le désert d'Atacama au Chili qui extrait le lithium à partir de l'utilisation d'eau fossile donc des eaux qui ont été constituées à l'holocène et qui ne se rechargeront jamais. Donc en fait, par une pratique j'entre en relation avec une temporalité géologique. Quand je laisse partir un déchet plastique dans l'environnement, pour certains types de plastiques, je laisse partir dans l'environnement un déchet qui sera encore là dans plusieurs centaines voire dans plusieurs milliers d'années. Et puis en même temps il faut que je gère mon actualité, mon immédiateté et nous sommes dans une société où nous sommes bien placés pour savoir que l'immédiateté peut rapidement faire retour quand on voit l'importance des conflictualités que nous connaissons.

Donc je dois concilier tous ces temps et il faut que je concilie aussi tous ces espaces. Les espaces de mon actualité à moi, être humain sur la Terre, à partir de mon corps j'essaye de mener à bien mon habitation de cette planète tant bien que mal mais en faisant ça parce que je suis un consommateur, parce que je suis mobile, parce que je suis un téléconsommateur, parce que je suis connecté à des objets connectés, je vais me relier immédiatement aussi à des espaces d'une autre grandeur et parfois même au monde dans sa globalité. Concordance des temps. Concordance des espaces. Chers amis dans cette salle comment réinventer une manière de cohabiter la Terre entre humains et avec les non humains à partir de cette exigence de construire de nouvelles concordances de temps et de nouvelles concordances d'espace. Ce n'est absolument pas abstrait en fait, c'est au jour le jour que nous devons nous poser ces questions parce que ça engage une interrogation sur chaque pratique.

Benoît BOUSCAREL : Donnez-nous des éléments de réponse.

Michel LUSSAULT : C'était le côté absolument surnois de cette déclaration parce que demain soir je fais une masterclass, dans cette salle je crois, où j'essaierai d'apporter des éléments de réponse concrètes mais ça veut dire quand je parlais tout à l'heure d'une batterie au lithium, ça veut dire que le moindre geste de consommation est porteur d'une réflexion sur le type de temps et le type d'espace que nous mettons en concordance.

Le moindre geste de construction est porteur de cette question. Tiens, qu'est-ce que je fais des déchets de construction ? D'où vient le bois ? Qu'est-ce que je fais de telles matières ? D'où viennent-elles ? Qu'est-ce que ça implique au présent ? dans 10 ans ? dans 30 ans ? Oui, avec l'anthropocène je suis désolé de vous le dire, le temps de l'innocence c'est terminé, le temps de la désinvolture de nos pratiques, c'est terminé. La société de consommation nous a dopé à l'idée que nos actes n'avaient pas de conséquences autres que la satisfaction de nos besoins. C'est terminé. Le temps de l'anthropocène c'est le temps éthique et politique où nous nous réapproprions nos actes et leurs conséquences. Alors on peut considérer que c'est ennuyeux mais on peut considérer que c'est extraordinaire aussi en termes de créativité, n'est-ce pas ?

Benoît BOUSCAREL : Et quel nouvel imaginaire alors Michel LUSSAULT ?

Michel LUSSAULT : Il reste totalement à inventer. Je pense qu'à partir de cette prise de conscience sensible, collective, coopérative, il faut que nous coopérons pour comprendre ce qui est en train de se passer. Il n'y a plus d'un côté les savants, de l'autre les ignorants à qui on va expliquer la vie. Il faut que nous coopérons pour donner de l'intelligibilité aux situations. Il faut que nous enquêtions en commun, que nous devenions des co-enquêteurs des situations anthropocènes et il faut comprendre que si nous voulons trouver une voie de passage dans la crise de l'habitabilité alors il ne faudra pas simplement de la rationalité froide, il faudra aussi partager des émotions ; redonner à l'imaginaire et aux histoires que nous pouvons raconter de notre avenir sur Terre, une place. Et peut-être commencer à comprendre que l'avenir, le devenir de notre expérience humaine sur Terre n'est pas écrit aujourd'hui et qu'il ne y aura sans doute pas une seule façon de raconter l'histoire. C'est ce que je dis dans la performance. Il aurait fallu peut-être raconter d'autres histoires. Est-ce que nous sommes capables d'inventer d'autres histoires d'habitation que l'histoire que la phrase contemporaine du capitalisme nous raconte. Vous vous souvenez Margaret Thatcher « There is no alternative ». « Il n'y a pas d'alternative ». Mais moi je veux que nous ouvrons toutes les alternatives possibles et je prends ces trois journées là comme une tentative de commencer ce travail coopératif.

Benoît BOUSCAREL : C'est l'appel de Clermont de Michel LUSSAULT. Merci. Et merci pour ça. Merci, merci à vous. Philippe CHIAMBARETTA, quand vous entendez ça, ça vous donne envie de quoi, vous qui êtes architecte et qui construisez aussi avec de la matière, même si vous disiez tout à l'heure la matière arrive après, le dessin arrive à la fin, mais quand même vous êtes aussi un constructeur.

Philippe CHIAMBARETTA : Oui, alors on peut aussi utiliser plus de matière grise mais je crois beaucoup au pouvoir des exemples, des exemples vivants et en fait je crois que la difficulté de faire ces actes de changement de conscience, de nouveaux imaginaires ; il faut les confronter au réel. Nous en tout cas dans notre pratique, puisque l'on est architecte et urbaniste, depuis peu d'ailleurs,

après avoir été des architectes imposteurs, on est des urbanistes imposteurs. Au sens où on m'a posé cette question, et je ne sais pas combien de temps il nous reste ?

Benoît BOUSCAREL : Quelques minutes, allez-y.

Philippe CHIAMBARETTA : Peut-être de parler de notre exemple que je trouve assez intéressant dans cette situation c'est de parler des Champs-Élysées. Il y a quatre ou cinq ans, le comité Champs-Élysées qui est une association loi 1901 nous a interrogé et venu me voir en me disant : « est-ce que vous auriez une idée pour ré enchanter les Champs-Élysées ? ». Voilà, autre chose, ré enchanter les Champs-Élysées.

Benoît BOUSCAREL : Il y a eu une lourde histoire pour le coup et il va falloir la changer, ça va être un peu compliqué.

Philippe CHIAMBARETTA : En fait cette histoire-là je dirais comme parisien moyen, les Champs-Élysées c'est un endroit où on ne va jamais, où on ne va plus, et cette histoire on l'ignore, je l'ignorais. Donc je me suis dit c'est intéressant justement. Prenons cette avenue qui a une puissance symbolique très forte et si on y retournait ou si la façon dont on questionnait cette avenue dans son récit historique, on en faisait un exemple justement, une sorte de manifeste de réinventer la ville, réinventer un nouvel imaginaire, développer une nouvelle science et développer aussi une nouvelle façon d'agir, une nouvelle production. Donc les trois défis que nous avons découvert.

Et bien, en une série de phases, on a fait une exposition ; peut-être on peut voir juste la photo précédente au Pavillon de l'Arsenal. Après 2 ans d'études où on a développé cette théorie que les Champs-Élysées avaient été pendant trois siècles l'incarnation de la pensée moderne parce que quand Le Nôtre a tracé en 1677 l'avenue, il a incarné, c'était un contemporain de Descartes, ce geste-là était précisément le projet cartésien de se rendre comme maître et possesseur de la nature. C'est une exposition dans laquelle on a travaillé ensemble avec Michel (LUSSAULT).

Le haut des Champs-Élysées est un hyper lieu pour reprendre ta théorie et nous on a découvert au bas des Champs-Élysées un hyper vide et donc une aberration presque spatiale, comme on voit, un trou noir, c'est-à-dire que le bas des Champs-Élysées est devenu un trou noir au cœur de la ville, je parle de la place de la Concorde et tous les jardins autour du Grand Palais, du Petit Palais, c'est 27 hectares, c'est la taille d'un des plus grands jardins dans Paris comme les Batignolles par exemple, et en fait c'est vide, et c'est vide parce que quand on a vraiment développé l'analyse historique d'une part mais après qu'on a essayé d'inventer, de conceptualiser, une approche métabolique de ce quartier donc on a esquissé un cadre théorique de la ville métabolique illisible mais c'est bien ce que ça veut faire, c'est de montrer que c'est très complexe et qu'en fait on a d'un côté à gauche des objectifs de ce qu'on veut faire de la ville, la rendre désirable donc on va enchanter les Champs-Élysées ; c'est les rendre désirables ; et on voit aujourd'hui que les villes ont ce problème de désirabilité durable,

on en a beaucoup parlé. Comment faire en sorte que ça dure dans le temps et inclusive parce qu'aujourd'hui on a un énorme problème social sur la condition urbaine. Et à droite on a toute une boîte à outils en disant la ville est un système complexe composé de plusieurs strates, une strate de la nature, les infrastructures, le bâti, les mobilités, les usages et c'est de la combinaison de ces différents systèmes, un petit peu comme dans le corps humain, un système nerveux, sanguin, digestif, etc. chacun à sa propre logique mais c'est la combinaison de l'ensemble qui conduit à la bonne santé ou bien-être d'un organisme.

On s'est dit est-ce qu'on ne peut pas creuser cette approche donc on la fait d'abord dans le cadre d'une exposition théorique et ensuite, comme la ville de Paris a dit ça nous intéresse, pourquoi on met pas ça en œuvre. On a continué dans l'aberration méthodologique d'aller convaincre tous les propriétaires des Champs-Élysées de financer une faisabilité et faites don de ce travail-là à la ville de Paris.

On a monté un processus complètement inédit où on était au centre, entre la ville et les sponsors de l'étude, où on a créé toute une équipe de prestataires et de parties prenantes pour développer sur la base d'objectifs communs qui étaient ceux définis entre les acteurs privés et les acteurs publics et on a, en reprenant de manière très opérationnelle cette histoire, ce système de boîte à outils objectifs, travaillé ensemble pendant un an et demi à l'élaboration d'un projet qui soit porté par les deux secteurs.

Ça a été très très long, très très lourd, intéressant et on a abouti donc à un projet que l'on doit rendre à Emmanuel GREGOIRE vendredi matin sous la forme d'un kit de 5 livres de 1500 pages qui sont quartier par quartier, donc sous-zone par sous-zone, la place de l'étoile, le haut des Champs-Élysées, le bas des Champs-Élysées, la place de la Concorde, des études et des recommandations formatées dans le format de la ville de Paris pour pouvoir lancer des concours, des consultations. Ils ont liberté totale de prendre ce qu'ils veulent là-dedans mais c'est une forme de contribution sur un cas concret dans lequel on travaille, sur une science, sur un imaginaire, et sur une méthode.

Benoît BOUSCAREL : On peut faire des Champs-Élysées un lieu de soins ? de culture aussi ?

Philippe CHIAMBARETTA : De culture, oui parce qu'en fait ce qu'on a proposé pour activer concrètement, pour dire quelles sont les propositions, on doit traiter la place de la Concorde qui est aujourd'hui un véritable barrage qui retient les 14 millions de visiteurs déjà dans Les Tuileries qui sont arrêtés net par le trafic automobile qui est sur la place de la Concorde pour voir que dans ces années 70 on a joyeusement transformé les deux plus belles places de l'Etoile et de la Concorde en grand rond-point sans état d'âme mais aujourd'hui quand on regarde les photos, qu'on y va au quotidien, c'est une aberration.

On ne dit pas que l'on est des ennemis de la voiture. On a fait des études très fines avec des bureaux

d'études pour voir comment on pouvait régler ça sans créer un chaos total à l'Ouest de Paris. Pour les jardins, on met en place un programme avec tous les musées qui sont là, qui vivent de manière indépendante, avec le potentiel de créer là un jardin des sculptures de tous les musées, le parc de la culture de Paris.

Benoît BOUSCAREL : Merci beaucoup Philippe CHIAMBARETTA. J'ai bien envie de demander à Michel LUSSAULT son point de vue sur ce qu'on vient d'entendre, de voir aussi, pour terminer cette table ronde.

Michel LUSSAULT : Je ne voudrais pas que vous compreniez de la petite entrée en matière que je vous proposais, l'idée qu'il importe de ne rien faire. C'est juste une manière de lancer la conversation entre nous mais il faut faire en ayant bien la certitude qu'on ne pourra pas continuer à faire comme on avait l'habitude de pratiquer jusqu'à présent et de ce point de vue là je crois qu'il y a un enjeu absolument majeur ; c'est ce que j'essaie de développer là, je suis en train de terminer un travail qui devrait être publié l'année prochaine si tout va bien ; il y a un enjeu majeur c'est que la question du soin pas forcément à entendre au sens médical du terme mais plutôt comme une disposition à agir, une vertu au sens de la philosophe Corinne PELLUCHON, que la question du soin devienne absolument centrale dans la réorientation de nos manières d'habiter.

Ça veut dire que dans l'absolu, pour répondre à votre question Benoît, si on y arrive il n'y aura pas simplement des lieux qui seront conçus avec soin et d'autres qu'ils ne le seraient pas. La préoccupation du soin c'est à dire de la sollicitude que moi je dois avoir vis-à-vis d'autrui et également de tous les éléments non humains avec lesquels je cohabite, et la question également du soin au sens du ménage, ce que je dois faire pour que mon habitat n'altère pas l'habitat des autres et l'habitabilité de la planète, je vous fais le pari que c'est la grande question des 20 prochaines années et c'est très important parce que une autrice anglaise dit que « cities are uncaring by design », les villes contemporaines, c'est difficile à traduire, sont sans soin par conception, par conception les villes contemporaines se contrefichent de la qualité de vie des habitants puisque l'essentiel n'est pas de satisfaire cette qualité de vie dans la production de la ville contemporaine.

L'essentiel est ailleurs, on peut le dire entre nous non ? l'essentiel c'est de satisfaire la rente foncière immobilière non ? et de consommer effectivement, « uncaring by design » c'est très très fort comme conception est-ce que nous on peut faire des « cities caring by design » ?

Emma DELAUNAY : On va relever le défi.

Benoît BOUSCAREL : Ce sera le principe et le sujet de votre prochain ouvrage, c'est ça, qui paraîtra au printemps prochain au Seuil et votre master class, Michel LUSSAULT, demain c'est à 18h00 en discussion avec Stéphane CORDOBES, le directeur de l'Agence d'Urbanisme Clermont Massif central.

Elle s'annonce passionnante cette master class.
18h00 donc salle Horizon ici même à la Comédie
de Clermont.

Emma DELAUNAY : Merci à tous les deux Michel
LUSSAULT et Philippe CHIAMBARETTA. Restez
avec nous, la rencontre nationale des agences
d'urbanisme continue.